

KAREN MARIE MONING

BURNED

LES CHRONIQUES
DE DANI MEGA O'MALLEY-2



BURNED

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Chroniques de Dani Mega O'Malley

1 – Iced

Chroniques de MacKayla Lane

1 – Fièvre noire

2 – Fièvre rouge

3 – Fièvre Faë

4 – Fièvre fatale

5 – Fièvre d'ombres

Roman graphique

Fièvre de lune

Les Highlanders

1 – La malédiction de l'Elfe Noir

N° 9738

2 – La rédemption du Berserker

N° 9826

3. – La tentation de l'immortel

N° 9889

4 – Une passion hors du temps

N° 6505

5 – Le pacte de McKeltar

N° 7686

6 – La punition d'Adam Black

N° 7809

7 – La vengeance de McKeltar

N° 8278

8 – Aux portes du Songe

N° 10516

KAREN MARIE MONING

BURNED

LES CHRONIQUES
DE DANI MEGA O'MALLEY-2

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*



Titre original :
A Fever Novel
Burned

Published in the United States by Delacorte Press,
an imprint of Random House, a division of Random House LLC,
a Penguin Random House Company, New York

© **Karen Marie Moning, 2015**

Pour la traduction française :
© **Éditions J'ai lu, 2016**

*À la mémoire de Moonshadow,
le meilleur chat qui ait jamais vécu.
Repose en paix, bébé.*

*On ignore de quoi les gens sont faits,
jusqu'à ce qu'on les voie dans l'action.
Celui-ci est pour toi, Papa – inspirateur,
guerrier, héros.*

Les titres de ces chapitres sont issus des chansons suivantes

- Chapitre 1 : « *Easier to run* », Linkin Park
Chapitre 2 : « *My Violent Heart* », Nine Inch Nails
Chapitre 3 : « *Love Runs Out* », OneRepublic
Chapitre 4 : « *Pain* », Three Days Grace
Chapitre 5 : « *Burn it down* », Linkin Park
Chapitre 6 : « *Lies Greed Misery* », Linkin Park
Chapitre 7 : « *Good To Be Alive* », Skillet
Chapitre 8 : « *This Town* », Clare Bowen & Charles Esten
Chapitre 9 : « *Good To Be Alive* », Skillet
Chapitre 10 : « *She Wolf* », Shakira
Chapitre 11 : « *Same Mistake* », James Blunt
Chapitre 12 : « *We are family* », Sister Sledge
Chapitre 13 : « *Lies Greed Misery* », Linkin Park
Chapitre 14 : « *The Sound of Silence* », Simon and Garfunkel
Chapitre 15 : « *Castle of Glass* », Linkin Park
Chapitre 17 : « *I'd rather have a bottle in front of me* »,
Randy Hanzlick
Chapitre 18 : « *Not Gonna Die* », Skillet
Chapitre 19 : « *Black Dog* », Led Zeppelin
Chapitre 20 : « *Mama, I'm coming home* », Ozzy Osbourne
Chapitre 21 : « *It's time* », Imagine Dragons
Chapitre 22 : « *The Man's Too Strong* », Dire Straits
Chapitre 23 : « *A Light that never comes* », Linkin Park
Chapitre 24 : « *Gone* », Black Lab
Chapitre 25 : « *Stalker Song coming* », Danzig

- Chapitre 26 : « *Under My Thumb* », The Rolling Stones
Chapitre 27 : « *Until It Breaks* », Linkin Park
Chapitre 28 : « *Play With Fire* », The Rolling Stones
Chapitre 29 : « *Wo We Are* », Imagine Dragons
Chapitre 30 : « *Demons* », Imagine Dragons
Chapitre 31 : « *In My Remains* », Linkin Park
Chapitre 32 : « *Victimized* », Linkin Park
Chapitre 33 : « *Stuck in the middle with you* », Stealers
Wheel
Chapitre 35 : « *Between the Raindrops* », Lifehouse
Chapitre 36 : « *Nothing else matters* », Metallica
Chapitre 37 : « *Shadow of the Day grey* », Linkin Park
Chapitre 38 : « *Wish you were here* », Pink Floyd
Chapitre 40 : « *This Night* », Black Lab

Cher lecteur,

Si *Burned* est le premier ouvrage que vous lisez dans la série *Fièvre*, j'ai inclus, en annexe, un répertoire des Personnages, Lieux et Objets afin d'éclairer le cadre de ce récit.

Si vous êtes un habitué de la série, ce glossaire vous rappellera les principaux événements ainsi que les personnages majeurs – quand ils font leur apparition, ce qu'ils accomplissent, s'ils ont survécu et, dans le cas contraire, comment ils sont morts.

Vous pouvez commencer par lire le guide afin de vous familiariser avec cet univers, ou vous y référer au fur et à mesure de votre lecture pour vous rafraîchir la mémoire. Vous y trouverez quelques infos inédites, qui ne figurent pas dans les précédents ouvrages. Le répertoire présente les personnages par types, puis les lieux, et enfin les objets.

Au nouveau lecteur, bienvenue dans le monde des *Fièvre*.

Au fidèle lecteur qui me permet de faire chaque jour ce que j'aime, ravie de vous retrouver !

Karen

*Onze mois plus tôt, à l'hôtel Clarin House
Dublin, Irlande
Le 6 août PCM*

JERICHO BARRONS

— Qui est là ?

Deux heures du matin. Les humains dorment. De l'autre côté de la porte, la voix de la fille est ensommeillée, feutrée, traînante... et jeune. Foutrement jeune. Innocente. Dans mon zoo, MacKayla Lane est un animal exotique.

— Jericho Barrons.

— Que voulez-vous ?

Plus la moindre trace de sommeil dans sa voix. Elle n'aurait pas l'air plus réveillée si elle venait de trouver un serpent à sonnette dans son lit.

Un rire sans joie m'échappe, silencieux. Elle est complètement dépassée.

— Il faut que nous parlions, vous et moi. Vous cherchez des informations sur... un certain objet, et de mon côté, je veux saisir ce que vous savez exactement.

— Je vous attendais plus tôt, monsieur Barrons. Vous me décevez...

Son ton sarcastique ne masque pas sa peur. Je choisis avec soin ma réponse. Je veux qu'elle ouvre la porte d'elle-

même et qu'elle m'invite à entrer. Cela signifie quelque chose, cette politesse.

— Je n'ai pas l'habitude de quémander. Ni celle de marchander avec une femme.

Elle garde le silence un moment. Elle apprécie que je la classe dans la catégorie des femmes avec qui je veux bien débattre. Cela lui donne l'impression d'avoir un minimum de contrôle sur la situation – comme si j'étais une « situation ». Ce qui se tient devant sa porte, c'est un putain de cataclysme. Des mots. Pourquoi leur faut-il toujours des mots ? Comment font-ils pour y croire ?

— Alors, vous allez devoir changer vos habitudes, mon vieux, parce que je n'obéis pas aux ordres. Et je ne donne rien gratuitement.

Elle m'a appelé « mon vieux ».

Rien que pour ça, je pourrais la tuer avant d'avoir fini de l'interroger.

— Avez-vous l'intention d'ouvrir cette porte, mademoiselle Lane, ou vais-je devoir rester dans ce couloir, où n'importe qui peut m'entendre, pour discuter avec vous ?

La courtoisie me fait paraître plus vieux que je ne le suis, moins dangereux. Je suis prêt à endosser n'importe quel personnage pour pouvoir entrer.

— Qui me dit que vous voulez vraiment échanger des informations ?

— Moi.

— Vous me promettez de répondre en premier à mes questions ?

— Parole d'honneur.

Elle est si foutrement crédule.

— Nous pouvons parler de chaque côté de la porte.

Elle rêve. Ma queue n'est pas aussi longue que ça. Je suis venu ici pour deux choses. Je ne partirai pas sans.

— Non.

— Pourquoi ?

— J'ai besoin d'un minimum de discrétion, mademoiselle Lane. Cette condition n'est pas négociable.

— Mais je...

— J'ai dit non.

— Comment m'avez-vous retrouvée ?

Le grincement d'un sommier. Le froissement d'un jean que l'on enfle.

— Vous avez loué les services d'un chauffeur rétribué à la course pour vous conduire de mon établissement jusqu'ici.

— Chez moi, on appelle ça un taxi et une boutique.

Serait-ce une tentative de rébellion ? Y aurait-il des nerfs sous ce joli plumage ?

— Chez moi, on appelle cela avoir de l'éducation, mademoiselle Lane. Vous en avez donc si peu ?

— Vous me réveillez au milieu de la nuit pour me menacer, et vous avez le culot de me donner des leçons de bonnes manières ?

Elle ouvre la porte. Regarde dehors. Une ridicule chaînette est accrochée. Je pourrais la briser d'une pichenette.

Foutre, pensé-je. Rien que ça. Toutes sortes de foutre dans un gros grand foutre qui les contient tous. Foutre de moi si je veux cette... cette... gamine stupide. Foutre d'elle si je la prends. Et foutre de moi si je m'en vais. C'était déjà une erreur de la laisser quitter ma boutique. J'aurais dû tuer le taxi. Prendre ce que je voulais à ce moment-là. Innocente. Douce. Parfumée. Cheveux blonds en désordre, une invitation à un *fist*. Ils cascadenent le long de son dos et viennent lui frôler les reins. Moi sous elle, derrière elle. M'enfonçant en elle. Qu'est-ce qu'elle dira ? Fera ? Perd-elle, comme la plupart des femmes, une part de son âme quand elle baise ? Est-ce qu'elle l'offre à qui en veut ? Foutre.

— Puis-je entrer ?

Je ne souris pas. Mon sourire ne met pas les gens à l'aise.

— Moi, je ne vous aurais pas laissé monter jusqu'ici.

Ses yeux sont verts et furieux. Ses seins sont durs. Le désir est absurde. Il frappe aux endroits les plus étranges, aux moments les plus étranges. Elle n'est même pas consciente d'être excitée. Elle a érigé une barrière de bien-

séance et de mensonge entre nous. Je n'ai que mépris pour ce genre de femmes. Son innocence rose et douce me dégoûte. Mon corps n'est pas du même avis. Je me demande pourquoi *elle* ? Pourquoi pas, disons, un lampadaire, pour ce que nous avons en commun ? Elle n'est que soie et rubans de satin. Moi, chair crue et lames de rasoir. Jamais je n'ai eu la moindre attirance pour mon opposé. *J'aime* ce que je suis.

— Vos seins sont durs, murmuré-je, lui laissant le choix d'entendre ou non.

Elle bat des cils et secoue la tête.

— Qu'avez-vous dit au réceptionniste ?

Ah. L'oreille humaine a des filtres extraordinaires.

— Que j'étais votre frère.

— Bien trouvé. La ressemblance physique entre nous est frappante !

La dentelle de sa chemise de nuit frémit à chacune de ses inspirations. Elle tremble mais elle essaie de le cacher. Je regarde, derrière elle, la petite pièce. C'est à peine mieux qu'une chambre d'hôtel de passe. Il ne me faudra pas longtemps pour avoir ce que je suis venu chercher. Les affaires d'abord.

— Eh bien, mademoiselle Lane ?

— Je réfléchis.

— Ne vous faites pas mal.

— Inutile d'être désagréable.

— Je compte jusqu'à trois et je m'en vais. Deux.

— Entrez, dit-elle d'un ton agacé.

Cette fois, je souris, mais je me le permets seulement parce qu'elle a refermé le battant pour détacher la chaîne et qu'elle ne peut pas me voir. Elle ouvre et recule. J'ai remarqué que la distance est courte entre le moment où une femme décroche la chaîne et celui où elle ouvre les jambes. Comme si elles ne savaient pas déverrouiller une seule entrée à la fois. C'est une maladie appelée espoir.

Elle pousse la porte jusqu'au mur. Ainsi, elle se croit en sécurité. J'entre. Pas la peine de fermer. C'est pour plus tard. Du bout du pied, elle repousse un tapis et un

soutien-gorge de dentelle sous le lit. J'en aurai vu bien plus que ça avant de partir.

— Alors, de quoi s'agit-il ? Non, attendez. D'abord, je veux savoir comment ça s'écrit.

Je décris un cercle autour d'elle. Elle pivote sur elle-même pendant que je marche lentement, refusant de me montrer son dos. Je l'aurai de toute façon. De toutes les façons.

— S-I-N-S-A-R.

— Sinsar ?

— Shisa. Shisadoo.

Je continue de marcher. J'aime sa façon de bouger son corps. Si elle baisse les yeux, elle verra que mon manteau est ouvert et que mon costume ne cache pas combien je suis dur. Pas un instant elle ne quitte mon visage du regard. Elles sont peu nombreuses à en rester là.

— Il n'y a aucun rapport entre l'orthographe et la prononciation ! Et le *doo*, comment l'écrivez-vous ?

Je fais halte face à la porte. Elle s'immobilise, le dos tourné à l'entrée. Trois pas nous séparent. Je sens sa présence. Son odeur.

— D-U-B-H.

— *Dubh* ? Et ça se prononce *doo* ? Et les pubs ? Il faut les appeler des *poo* ?

— *Dubh* est un mot gaélique, mademoiselle Lane. *Pub* vient du latin.

— Ça va, je plaisantais ! Chez nous, on appelle ça de l'humour.

— Et chez nous, on ne plaisante pas avec le *Sinsar Dubh*.

— Vous m'en direz tant ! Alors, quel est donc cet objet avec lequel on ne rigole pas ?

Impertinente. Elle n'a rien à faire ici. Fio avait raison.

Ce serait un acte de pitié, Jericho. Tue-la vite, avant que l'un des autres la torture pendant des jours et lui tranche la gorge.

Est-ce que je m'appelle Jericho « Miséricorde » Barrons, nom de nom ?

Fais-le pour moi, Jericho. Je ne supporte pas de penser à ce que l'un des autres pourrait lui faire.

L'un d'eux... ou moi, Fiona ? Qu'est-ce qui t'est si intolérable, exactement ?

J'ai vu la lueur dans ton regard, Jericho. Comment peux-tu désirer cette... cette stupide gamine sans cervelle ? Que pourrait-elle t'offrir ?

— Trop longtemps, dis-je.

Voilà trop longtemps que Fiona est avec moi.

— Pardon ? demande la fille d'un air perdu.

Soudain, je suis furieux que cette MacKayla Lane soit venue dans ma ville, qu'elle s'imagine pouvoir jouer sur mon terrain avec moi et les miens, qu'elle devienne mon problème, d'une façon ou d'une autre.

— Rentrez dans votre pays, mademoiselle Lane. Mariez-vous tant que vous êtes encore fraîche, faites des enfants et vieillissez tranquillement auprès de votre gentil play-boy.

— Épargnez-moi vos sarcasmes, monsieur Barrons, et répondez à ma question.

— Si vous insistez... Mais entre nous, je vous le déconseille fortement.

— J'insiste.

— Vous êtes sûre de vous ?

— Oui.

— Je vous donne une dernière chance.

Pour beaucoup de choses.

— Gardez-la. Dites-moi de quoi il s'agit.

De toute façon, je lui mentais. Sa dernière chance était aussi la première. Elle est entrée sur mon territoire.

— Le *Sinsar Dubh* est un livre.

— Ce n'est qu'un bouquin ? Rien de plus ?

— Au contraire, mademoiselle Lane. Le *Sinsar Dubh* est tout sauf un simple livre. Il s'agit d'un manuscrit très ancien que de nombreuses personnes recherchent. Certaines d'entre elles seraient même prêtes à tuer pour le posséder.

— Faites-vous partie de ces gens-là ?

— Oui. Toute personne ou toute chose qui se mettrait en travers de mon chemin. J'ai toujours agi ainsi. J'agirai toujours ainsi. Envisagez-vous de rentrer chez vous, à présent ?

— Moins que jamais.

— Alors c'est dans un cercueil qu'on vous renverra dans votre pays.

— Encore des menaces ?

— Je n'ai pas dit que je me chargerais personnellement de vous éliminer.

— Qui le fera, alors ?

— J'ai répondu à votre question ; à votre tour, maintenant. Que savez-vous exactement du *Sinsar Dubh*, mademoiselle Lane ? Je vous écoute. Et pas de mensonge ! Vous ne me tromperiez pas longtemps...

Je pourrais user de la Voix sur elle pour la contraindre à tout me dire, mais où serait le plaisir ?

— Ma sœur était étudiante à Dublin. Elle a été tuée il y a un mois. Juste avant sa mort, elle a eu le temps de me laisser un message sur mon téléphone portable, où elle me disait que nous devions trouver le *Sinsar Dubh*.

— Pour quelle raison ?

— Elle ne l'a pas précisé. Elle a juste ajouté que c'était une question de vie ou de mort.

— Faites-moi écouter cet enregistrement.

— Je l'ai effacé par erreur.

— Ne mentez pas. Vous n'auriez pas été aussi négligente avec le dernier message d'une sœur que vous aimiez au point de risquer votre vie pour accomplir ses dernières volontés. Je veux savoir exactement ce qu'elle vous a dit. Si vous n'êtes pas avec moi, mademoiselle Lane, vous êtes contre moi. Sachez que je n'ai aucune pitié pour mes ennemis.

— Les enquêteurs qui sont sur l'affaire ici, à Dublin, ont réalisé une copie de cet appel. Ils recherchent l'homme avec qui elle dit avoir eu une liaison.

— Passez-moi votre mobile.

— Pas question. Je vais mettre le haut-parleur.

Elle enclenche le message. Pas un instant elle ne me quitte du regard. Tout ce que je pourrais lui enseigner... si elle pouvait y survivre.

— Connaissez-vous ma sœur ?

D'un unique coup de menton vers la gauche, je fais signe que non.

— Vous cherchiez tous les deux ce manuscrit et vos chemins ne se sont jamais croisés ? J'ai du mal à le croire !

— Plus d'un million de personnes vivent à Dublin, sans compter celles qui y viennent chaque jour pour se rendre à leur travail et le flot de touristes, mademoiselle Lane. Ce qui serait curieux, c'est que j'aie rencontré votre sœur. Que voulait-elle dire par : « Tu ne sais même pas ce que tu es » ?

— Ça, c'est la question à mille dollars ! Le problème, c'est que je n'en ai pas la moindre idée.

— Vraiment ?

— Puisque je vous le dis !

— Hum... C'est tout ce qu'elle vous a laissé ? Un message ?

Elle hoche la tête.

— Rien d'autre ? Pas de lettre ni de paquet ?

D'un unique coup de menton vers la gauche, elle fait signe que non. Je scrute son regard. Profondément enfouie, mais bien là, une lueur ironique. Elle a osé se moquer de moi. J'ai les reins en feu.

— Et vous ne saviez pas ce qu'elle entendait par *Sinsar Dubh*... Elle ne se confiait jamais à vous ?

— Si ! Enfin, c'est ce que je croyais. Apparemment, je me trompais.

— Qu'entendait-elle par « eux » ? De qui s'agit-il ?

— J'espérais que vous pourriez m'éclairer sur ce point, monsieur Barrons.

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis pas l'un d'entre eux, si c'est à cela que vous pensez. Bien des gens, des groupes comme des individus, recherchent le *Sinsar Dubh*. Moi aussi, mais je travaille seul.

- Pourquoi le voulez-vous ?
- Parce que c'est une pièce unique. Quoi de plus excitant pour un bibliophile comme moi ?
- Vous le désirez au point de tuer pour l'avoir ? Belle mentalité ! Et en admettant que vous le trouviez, qu'en ferez-vous ? Le vendrez-vous au plus offrant ?
- Je ne vous demande pas d'approuver mes méthodes.
- Ça tombe bien, je n'en avais pas l'intention.
- Avez-vous d'autres informations à me communiquer, mademoiselle Lane ?
- Aucune.

Elle désigne la porte d'un regard glacial. Je ris.

- Dois-je comprendre que vous me congédiez ? Il y a bien longtemps que cela ne m'était pas arrivé.

Qu'elle croie donc que je m'en vais. Il est temps de fermer le battant.

Au moment où je l'ai dépassée et où j'ai presque atteint le seuil, je referme les mains sur elle pour plaquer son dos contre moi. L'arrière de son crâne se cogne contre mon torse. Ses dents s'entrechoquent. Elle pousse un cri confus, elle proteste, puis elle émet un son guttural qui n'a plus rien d'une protestation. Je passe un bras sous ses seins.

Quand une femme a envie de baiser, je le sens. Je l'ai senti dans ma boutique. Je le sens maintenant. Elle ne peut pas encore se voir, elle ne peut certainement pas me voir, elle ne peut pas admettre ce qu'elle veut, mais son corps le sait. Le désir est dans le sang. Pas besoin de tête ni de cœur. Sa chair est douce et rose. Son sang est rouge et brûlant.

- Que faites-vous ?
 - Il vous faut un dessin ?
- Je me presse contre ses fesses.
- Vous voulez rire ! Vous n'êtes pas du tout mon genre d'homme et vous... vous... quel âge avez-vous, d'ailleurs ? Beurk !
 - Votre odeur dit autre chose.
- Je la hume. D'aussi près, elle sent encore meilleur.

— Mon odeur ? Parce que vous croyez que vous pouvez sentir... Vous croyez que je... Oh, laissez-moi partir ! Tout de suite ! Lâchez-moi ou je crie.

— Vous allez effectivement crier. Je vous le promets.

Sous mon bras, son cœur bat plus fort, son souffle se fait plus rapide, plus haletant. L'excitation sexuelle transforme les lignes de son corps, les remodèle contre le mien. Quand une femme a envie de baiser, son dos se courbe. Il bascule imperceptiblement à la base et se creuse au niveau des reins. Les seins se tendent et se durcissent. L'ouverture des mâchoires se modifie pour préparer la bouche, et les muscles se bandent. J'étudie les humains depuis une petite éternité. L'intention infuse le moindre de leurs mouvements. Des cartes routières pour leur navigation interne, placardées sur toute leur peau. Nés pour être esclaves.

— Vous faites erreur. Je ne veux pas de vous. Sortez de ma chambre.

— Qu'allez-vous faire ? Ramper dans votre lit, pleurer votre sœur perdue et vous affliger de votre impuissance ? Griffonner des plans stupides et préparer votre vengeance ? Vous ne savez même pas ce que signifie ce mot.

Toutefois, elle pourrait apprendre.

— Êtes-vous donc si pressée d'être seule avec votre chagrin ? Est-ce un si bon partenaire ? Quand vous êtes-vous offert une bonne séance de baise pour la dernière fois, mademoiselle Lane ? Cela vous est-il seulement arrivé ? Je crois que cela a toujours été gentil, doux et hygiénique. Et quand c'était fini, vous vous demandiez pourquoi on en faisait une telle histoire.

— Vous êtes fou ! Vous le savez, n'est-ce pas ? Vous êtes totalement délirant ! Comment osez-vous venir ici, me menacer, m'intimider et m'insulter pour essayer de coucher avec moi ? Et vous moquer des gens qui ont une sexualité parfaitement saine ?

— Je n'ai aucune envie de coucher avec vous. Je veux vous baiser. Et la sexualité « parfaitement saine », dis-je

d'une voix de fausset, cela n'existe pas. Si elle l'est, le type est une nuisance. Il faut l'abattre d'une balle dans la tête. Le sexe vous explose l'esprit, ou alors il n'est pas parfait. Vous voulez que je vous explose l'esprit, mademoiselle Lane ? Allez, essayez. Soyez une grande fille.

Tout son corps frémit entre mes bras.

— Je ne vous aime pas.

— Moi non plus, mais ma queue est dure et vous êtes mouillée...

— Vous n'en savez rien !

Ma main se pose sur l'ouverture de son jean.

— Je vous le prouve ? Si vous persistez à nier, vous ne me laissez pas le choix.

Je fais sauter le premier bouton, puis le second. Son dos se courbe encore contre moi. Il se creuse, s'assouplit. Le corps humain est remarquable.

— Êtes-vous mouillée, mademoiselle Lane ? Oui ou non ?

Comme elle ne répond pas, j'ouvre le troisième bouton.

— Je vous propose un marché. Je vais vérifier. Si vous êtes sèche, je m'en vais.

Elle siffle.

— Répondez à ma question.

— Ce ne sont pas vos affaires.

— Dites-moi d'arrêter.

Quatrième bouton. Plus qu'un.

— Je vous hais.

— J'y survivrai. Avez-vous baisé depuis l'assassinat de votre sœur ? Laissez faire, mademoiselle Lane. Pour une fois dans votre petite vie bien rangée, laissez faire, nom de nom.

Soudain, elle est raide comme de l'acier entre mes bras. Elle me repousse d'un coup de hanches, tourne sur elle-même, abat ses poings sur mon torse et me donne un coup de genou entre les jambes. Enfin, elle essaie. Je la bloque au dernier moment.

— Vous ne savez rien de moi !

Sa poitrine se soulève bruyamment, et à sa gorge, son pouls bat à toute vitesse.

— Je vous connais mieux que les gens que vous appelez vos meilleurs amis. Je vous vois.

— Ah oui ?

Ses mâchoires s'avancent. Tout au fond de ses yeux, une étincelle s'allume. Qu'était-ce ? Quelque chose de très différent de ce qu'elle montre à la surface. Je ne m'y attendais pas. Intéressant.

— Que voyez-vous, bordel ? feule-t-elle.

— Une femme qui est en cage depuis toujours. Et qui déteste cela. Vous vous ennuyez, là-dedans, n'est-ce pas ? Vous attendez que la vie commence. Et quand cela arrive enfin, cela vous vole ce que vous aimiez le plus. Eh bien, reprenez-le. Explotez. Lâchez-vous. Éclatez-vous.

Elle me regarde. Humidifie ses lèvres.

— Hurlez. Vociférez. Enragez. Passez vos nerfs sur moi.

Je m'approche, pose une main entre ses cuisses et les frotte de ma paume. La chaleur qu'elle dégage est incroyable.

— Dites-moi d'arrêter.

Elle reste immobile un long moment. Puis elle donne un unique coup de menton vers la gauche.

Je ris.

Je mets la main dans son jean. Le cinquième bouton saute et roule sur le plancher. J'introduis un doigt en elle. Ses genoux cèdent sous son poids. Elle me repousse de toutes ses forces. Elle est foutrement mouillée. Nous roulons ensemble sur le sol.

— J'en ai marre de me sentir comme ça, siffle-t-elle. Je déteste ma vie. Je la hais en bloc !

Elle m'étrangle avec ma cravate, maladroitement dans sa hâte à l'enlever. Elle vit encore dans un monde où le type se déshabille entièrement et où la fille se couche sur le dos et attend. Il n'y a que deux choses à dénuder.

— Oubliez ma cravate. Ouvrez ma braguette.

Elle tire dessus avec une telle force qu'elle arrache la fermeture Éclair de mon costume à dix mille dollars. Je la soulève par la taille de son jean et la fais tomber.

Elle se relève du plancher pour se retourner mais je suis déjà derrière elle. Je la plaqué par terre.

— Restez là. C'est comme ça que je vous veux.

— Vous avez dit que je pouvais...

— Ce sera votre tour après.

— C'est moi qui décide, je vous rappelle. Vous l'avez dit. Je veux ce que je veux *maintenant*.

— Essayez, mademoiselle Lane. Essayez pour voir.

Courageusement, elle fait une tentative, mais je suis plus fort. Je prends d'abord ce que je veux. D'après ses cris, elle ne s'en plaint pas. Les poings dans ses cheveux, j'écarte ses jambes autant que possible et je l'écrase sur le plancher. Tout à l'heure, je la prendrai à quatre pattes. Pour l'instant, je la veux aussi immobile que possible. Je la laboure. Elle émet un son étranglé. Je plonge en elle, là où elle prétendait ne pas être mouillée. Nous en avons tous les deux le souffle coupé. Elle redresse la tête dans un long hululement. Pendant un moment, je ne bouge plus. En cet instant, le moindre mouvement me ferait perdre tous mes moyens.

Elle se cabre sous moi.

— Bougez, espèce de salaud !

— Quand je serai prêt.

Je ferme les mains sur ses côtes. Elle se débat. Au matin, elle aura des bleus. Quelques souvenirs déplaisants me reviennent à l'esprit. Mon sang se glace. Je durcis encore. Je commence à bouger, je perds le fil du temps. Quatre heures passent comme quatre minutes. Pour une petite chose aussi fragile, elle baise avec férocité. Avec rage. Je la goûte. Je pourrais la dévorer toute crue. Elle ferme sa bouche sur ma queue. Je ferme ma main sur sa tête. Je pourrais ne jamais la laisser partir. Moite de sueur, je la profane avec adoration. Ou je l'adore avec profanation. Chaque. Parcelle. De. Son. Putain de corps de déesse. Elle aime ça. Pas de retenue, avec cette femme. Je n'aurais pas cru ça d'elle. Et elle crie pour de bon.

Plus tard, je roule sur le dos et la laisse prendre son plaisir sur moi. Elle fait ça très bien.

Elle me chevauche, les fesses tournées vers mon visage, façon cowgirl à l'envers, ses cheveux emmêlés dansent. Et, foutredieu, cette fille est une reine du rodéo.

— Du calme.

Je pose les mains sur ses fesses pour l'empêcher de me faire venir. Comme dans un rêve érotique, elle se soulève et s'accroupit sans une once d'inhibition, révélant sa croupe nue. Tête baissée entre ses jambes, le visage frôlant ma queue, elle darde sur moi un regard assassin.

— Lâchez-moi, siffle-t-elle. Vous êtes un névrosé du contrôle. C'est mon tour. Faites ce que je vous dis. Si ça vous fait jouir et bander de nouveau, c'est votre problème.

Elle arque un sourcil.

— À moins que je ne vous épuise.

Sans un mot, je lui décoche un sourire narquois. À présent, elle devrait savoir que cela est impossible.

— Et n'allez pas en déduire que j'ai envie de vous revoir demain.

Elle se remet à son affaire et me voilà au bord de l'explosion.

— Je ne m'illusionne pas à ce point. Idem pour vous, dis-je sans douceur.

Elle sait exactement comment m'exciter. Elle glisse jusqu'à ce que je sois presque hors d'elle, taquine mon gland à petits coups de hanches rapides avant de s'empaler d'un coup sur moi, puis de remonter lentement. La jolie Barbie toute rose baise comme une bête en chaleur.

La tête rejetée en arrière, le dos cambré, elle a oublié toutes les règles, l'ordre moral, tout ce qui n'est pas ses propres impératifs.

Et je me demande : pourrait-elle vivre comme elle baise ?

Je bande une fois de plus.

Je pars juste avant l'aube.

Sur le seuil, je pivote sur moi-même et la regarde. Je secoue la tête. Elle me tourne le dos. Elle s'est enveloppée d'un drap.

— Mac.

Elle pivote lentement. *Fuck*, dis-je entre mes dents. Elle est déjà en train de changer. Cela a commencé quand j'ai remis mes vêtements. À présent, la transformation est presque achevée. Elle n'a plus le même regard. Las, méfiant, teinté de cette émotion humaine que je méprise plus que toute autre : le regret. Je me suis trompé. Elle n'est pas prête. Pas encore.

Ce midi, elle me haïra. Ce soir, elle se sera persuadée que je l'ai violentée. Demain, elle se détestera.

Je traverse la chambre, referme une paume sur ses lèvres et lui écrase mon bras sur la poitrine, comprimant ses poumons et bloquant sa respiration. Elle ne vit que parce que je le veux bien. Je peux lui couper le souffle. Je peux le lui rendre.

Je me demande... acculée à un mur, dépouillée de toutes ses défenses, éprouvée au-delà de ses limites, qui MacKayla Lane pourrait-elle devenir ?

Je presse mes lèvres contre son oreille. Mes paroles sont douces.

— Rentrez chez vous, mademoiselle Lane. Vous n'avez rien à faire ici. Ne mêlez pas les *Gardai* à tout ceci. Cessez de poser des questions. Oubliez le *Sinsar Dubh*, ou vous quitterez Dublin les pieds devant.

— Encore des menaces ?

— Des avertissements. Voilà des années que je traque le *Sinsar Dubh*. Je ne laisserai personne s'interposer entre lui et moi et risquer de tout faire échouer au dernier moment. Personne, vous m'entendez ? Apprenez qu'il y a deux sortes d'individus, dans ce bas monde. Ceux qui survivent à n'importe quel prix et ceux qui n'ont pas la force de lutter : les victimes.

Je lèche la veine qui bat à son cou. Son cœur bondit aussi vite qu'un lapin effrayé. La peur ne m'excite pas. Pourtant, je suis de nouveau tellement dur que c'en est douloureux. Je devrais tout arrêter ici. Lui trancher la gorge et la laisser morte dans sa minable petite chambre d'hôtel. Peut-être l'éliminerai-je demain. Peut-être l'enchaînerai-je quelque temps dans ma librairie. Je

vais lui donner une unique chance de se sauver. Si elle reste, je serai dégagé de toute responsabilité concernant ce qui pourrait lui arriver.

— Vous faites partie de la seconde catégorie, mademoiselle Lane. Vous n'êtes qu'une agnelle dans une cité de loups affamés. Je vous donne jusqu'à demain soir, vingt et une heures, pour quitter le pays et ne plus jamais croiser ma route.

Je la libère. Elle s'effondre sur le plancher.

Alors je me penche sur elle, touche son visage et murmure les anciennes paroles d'un sort druidique. Quand j'ai fini, les seuls souvenirs qu'il lui reste des dernières heures sont notre conversation et mes menaces. Elle ne saura jamais que cette nuit, elle a été à moi.

*« Ne cache pas tes erreurs,
Car elles te trouveront, te brûleront. »*

GET OUT ALIVE, PAR THREE DAYS GRACE

PREMIÈRE PARTIE

*« Certains d'entre nous sont nés plus d'une fois.
Certains d'entre nous se recréent souvent.
Ryodan dit que s'adapter, c'est survivre.
Ryodan dit des tas de choses.
Quelquefois, je l'écoute.
Tout ce que je sais,
c'est que chaque fois que j'ouvre les yeux,
Mon cerveau démarre,
quelque chose se réveille tout au fond de mes tripes,
Et je sais que je ferai tout ce qu'il faudra.
Juste. Pour. Respirer. Encore. »*

EXTRAIT DU JOURNAL DE DANIELLE O'MALLEY

Prologue

Du feu sur sa glace, du givre sur sa flamme.

Le roi *unseelie* baissa les yeux vers la femme inconsciente entre ses ailes. Elle était son âme sœur. Il l'avait su dès l'instant où il l'avait trouvée. Il avait été au supplice à chaque instant depuis qu'il l'avait perdue.

Durant le peu de temps qu'ils avaient partagé, il avait connu la seule véritable joie de son existence. Avant cela, l'obscurité n'avait cessé de monter et descendre en lui, telle une mer en furie. Il avait pensé que cela était peut-être dû à sa jeunesse et que, dans un quart de million d'années environ, son inquiétude s'apaiserait.

Pour passer cette éternité d'anxiété, il s'était occupé, il avait assemblé la matière pour la façonner en montagnes et en forêts, en océans et en déserts, en planètes et en étoiles, en galaxies et en trous noirs. Tous les pouvoirs étaient à lui, sauf un. Le Chant-qui-forme, dont la légende disait qu'il était à l'origine de tout et pouvait manifester les fondements mêmes de la vie. Cette magie n'appartenait qu'à la souveraine de son peuple.

La reine *seelie* faisait rarement usage d'un passage ou d'un autre de la mélodie cataclysmique. Comme il en va de tout grand pouvoir, celui-ci exigeait un prix élevé. La légende affirmait que leur race avait volé le Chant sacré en

des temps encore plus reculés que remontait la mémoire de n'importe lequel d'entre eux, de même que les humains avaient dérobé le feu à leurs dieux. Si cela semblait impliquer que les faës avaient des dieux, le roi n'était pas dupe. Il n'y avait rien ici, sauf lui. Il avait cherché depuis longtemps.

Les ères avaient passé. Les civilisations étaient nées, puis mortes. Blasé, frustré, le roi avait bâti des mondes, les avait détruits, puis reconstruits. Il avait tenté, sans grand enthousiasme, de vivre un temps à la cour avec la reine *seelie*, et compté les siècles d'après ses intrigues mesquines. Les anciennes tapisseries témoignaient qu'elle avait été mise au monde par le Chant rien que pour lui, mais elle avait une vision froide et limitée, sa cour était trop clinquante et criarde pour des yeux qui avaient contemplé, pendant des éternités, le velours noir piqueté d'étoiles, et sa mélodie était discordante et tiède.

De nouveau, il errait. Inquiet. Solitaire. En quête de quelque chose dont il ne connaissait pas encore le nom.

Sur un tout petit monde, dans un tout petit coin d'un tout petit univers si banal qu'il ne se souvenait même pas de l'avoir exploré, il la trouva. Imprévisible, colérique, heureuse seule, pratiquement indomptable. La séduire fut un véritable défi. Le fait qu'il soit ténébreux, arrogant, égoïste, et qu'il soit un dieu, n'avait pas aidé.

Elle ne voulait pas d'âme sœur, elle le lui avait dit. Et encore moins d'une âme sœur dotée d'ailes et de sérieux problèmes relationnels...

Pourtant, elle ne s'était pas enfuie. Elle avait tenu bon et l'avait regardé tourner autour d'elle en cherchant le chemin de son cœur. Ils s'étaient affrontés, jaugés, défiés. Ils avaient posé des conditions.

Elle savait ce qu'elle voulait. Le meilleur.

Il savait ce qu'il était. Le meilleur.

Chacun avait éveillé les plus hautes qualités en l'autre, comme c'est le cas avec l'amour authentique. Il avait ouvert son esprit provincial à des galaxies d'opportunités. Elle lui avait rappelé ce que c'est que d'être émerveillé et

avait apporté de la fraîcheur à des créations devenues lassantes et figées. Ensemble, ils avaient inventé des univers plus somptueux, plus imaginatifs que tout ce qu'il avait réalisé auparavant.

Pourtant, son bonheur était terni par un sentiment inédit. Il aimait. Il pouvait perdre. Étant humaine, elle n'avait, au mieux, qu'une cinquantaine d'années encore à vivre, et avec le temps, elle se flétrirait et mourrait.

Ne supportant pas de la savoir mortelle, le roi lui avait construit une magnifique cage hors du temps, où jamais la mort ne pourrait l'atteindre.

Rebelle par nature, elle avait détesté cette prison, mais elle ne l'en avait que plus aimé et avait accepté d'y rester... jusqu'au jour où elle ne le tolérerait plus. Ils se retrouvaient dans leur chambre d'ombre et de lumière où leur amour ne connaissait pas de limites.

Pourtant, le roi n'était pas en repos. Il connaissait le tempérament volcanique de sa compagne, sa soif de liberté, et il voulait que rien ne la refrène. Il sollicita l'aide de la reine *seelie* mais, jalouse, celle-ci refusa de faire usage de sa magie pour rendre immortelle sa bien-aimée.

Ce jour-là, il se jura de réinventer seul le Chant-qui-forme, même si cela devait lui prendre la moitié de l'éternité et lui coûter ce qu'il avait de plus cher.

Les serments, comme les vœux, sont dangereux.

La précision compte.

Avec le temps, le roi en vint à comprendre une part de l'essence du Chant et à en entrevoir les composantes fondamentales. Les fragments qu'il fusionna dans la mélodie incomplète dont naquirent ses noirs et imparfaits *Unseelies* étaient constitués de fréquences laborieuses, maladroitement reliées, qui faisaient toutefois de leurs différentes parties une mélodie bien plus riche que leurs notes, accords et vibrations individuels.

Les millénaires passèrent pendant qu'il travaillait, jusqu'au jour où il se rua dans la chambre de son aimée avec les résultats de sa dernière expérience, si certain de son succès qu'il lui avait lui-même apporté un flacon du

nouvel élixir... pour la trouver sans vie. Elle s'était donné la mort.

Du moins un lâche ennemi le lui avait-il fait croire.

« Une de perdue, dix de retrouvées », avait répété le *Fear Dorcha*, ce ténébreux compagnon de voyage dans la folie qui s'était emparée du roi par la suite. « Vous l'oublierez. »

Jamais il n'avait pu.

« Le chagrin se dissipera », avait susurré la Sorcière pourpre, l'une de ses créations les plus délicieusement effroyables.

Jamais ce n'était arrivé.

Même le grotesque Balayeur, qui se prenait pour un dieu et collectionnait les fragments de puissance brisés, qu'il aimait rafistoler, avait boitillé à ses côtés pendant quelque temps pour lui offrir une consolation, ou peut-être seulement afin de l'étudier pour voir si, lui aussi, pouvait être récupéré et réparé.

Lui qui, autrefois, avait été entier était à présent divisé, sans espoir de retrouver l'unité. Et quand on avait connu un tel amour, endurer seul l'odieux passage du temps était comme vivre une demi-vie, où rien ne semblait jamais réel.

Il recréa leurs retrouvailles au fil d'innombrables illusions, traversant des périodes de folie, lui parlant comme si elle était près de lui et lui répondait.

Il avait erré de mensonge en mensonge pour ne pas voir l'insupportable vérité : elle l'avait quitté de son propre chef. Elle s'était tuée pour lui échapper.

Elle lui avait laissé une flèche empoisonnée sous la forme d'un mot qui, à ce jour, l'infectait encore. *Tu es devenu un monstre. Il ne reste rien de l'homme que j'aime.*

Il l'avait toujours avec lui, petit rouleau attaché par une mèche de ses cheveux. Malgré la confession de Cruce, il le garderait jusqu'au jour où elle lui avouerait qu'elle n'en était pas l'auteur.

Le roi s'arracha à sa rêverie et regarda la femme inconsciente entre ses ailes. Voilà un demi-million d'années qu'il l'avait trouvée étendue, sans vie, dans leur chambre. Qu'il avait enfermé dans un grimoire ensorcelé l'obscur magie

interdite qui avait servi à ses expériences, persuadé d'être ainsi délivré de ce qu'elle avait tant méprisé.

Qu'il l'avait tenue contre lui. Qu'il l'avait touchée.

Ce n'était pas une illusion. Elle était là. Elle était vraie. La joie, cette denrée fugace et sans prix, lui appartenait de nouveau.

Il inhala. Elle sentait aussi bon que le jour où il l'avait rencontrée, un parfum de soleil sur une peau nue, de clair de lune sur des océans d'argent et de rêves fabuleux, plus vastes que le ciel. Il ferma les paupières, puis les rouvrit.

Elle était toujours là. Après une éternité de chagrin et de regrets, il tenait la seule chose qu'il avait désirée autant qu'il voulait être Dieu.

Une seconde chance.

À présent qu'il la regardait, il n'eut pas de mal à pardonner à Cruce de l'avoir volée, forcée à boire au Chaudron et effacé tous ses souvenirs du temps passé avec lui, parce que, enfin, son âme sœur était ce qu'il avait tant lutté pour qu'elle devienne faë. Immortelle, sauf si elle était tuée selon une procédure très précise. Et il allait faire disparaître cette possibilité au plus vite.

Il était de nouveau complet.

Le roi *unseelie* pencha la tête vers elle et, de ses lèvres, effleura sa bouche. Avec légèreté. Avec révérence. Il avait ouvert son être d'un coup de poignard et l'avait fait saigner sur les souvenirs de la femme qu'il ne pourrait plus jamais embrasser.

S'il y avait quoi que ce soit de divin dans le Cosmos, à part lui-même, c'était vivre cet instant, occuper le même espace qu'elle, savourer la fréquence vibratoire de leurs deux essences qui fusionnaient. Tout au fond de sa poitrine, le tonnerre gronda.

Elle battit des cils. Ouvrit les yeux.

Il recula et la regarda, incapable de parler. Demiurge, Dieu, Diable, lui qui avait joué avec la matière même des galaxies, il peinait à trouver les mots. Ses ailes noires frémissaient sous l'intensité de son émotion. Se redressant, il les remit en place.

Il y avait un immense étonnement dans le regard de la femme lorsqu'elle leva les yeux vers lui – précieux moment de l'aube de la conscience, où tout n'est encore que brume et promesses, où tous les possibles pourraient fleurir.

Les commencements sont si fragiles.

Était-ce tel qu'il l'avait espéré ? Le pouvoir de l'amour authentique était-il supérieur à celui du Chaudron de l'Oubli ? Le corps se souvenait-il, malgré les dommages causés à l'esprit – la mémoire, gravée dans la matière grise, jamais oblitérée ? Qu'allait-elle dire ? Quelles seraient ses premières paroles pour lui ?

Le temps interrompit sa course et, de même qu'un humain retient son souffle, le roi *unseelie* retint son existence en silence. Il profita de cet instant figé pour étudier ces petits miracles : la cascade d'argent blond de ses cheveux, la nuance rosée de ses lèvres, l'élégance de son ossature.

Était-ce un soupçon de confusion ? Ou la dualité qui précède la reconnaissance ? Il connaissait son visage intimement, aucune de ses nuances ne lui échappait, mais jamais il n'avait eu l'occasion d'étudier cette expression.

Après tout ce qu'elle avait traversé – des éternités avaient passé pendant qu'ils étaient à la cour *seelie* avec Cruce, des éternités qui avaient peut-être contenu un certain nombre d'atrocités, et dont il ne savait rien sinon qu'elle avait été récemment enlevée, enterrée dans une tombe de glace et presque tuée par le prince avide de pouvoir – il s'efforça de la rassurer en se simplifiant, en réduisant son essence au minimum, jusqu'à ce qu'elle soit assez petite pour relier un mot à un autre et former des phrases. Cela était étranger à la matière dont il était fait, mais nécessaire pour un être fini.

— Mon amour, tu es sauvée. Je suis là, maintenant.

Il marqua un silence pour appuyer ses paroles suivantes, un vœu qu'il observerait jusqu'à la fin des temps – ce qu'il était certain d'être, d'une façon ou d'une autre.

— Et jamais je ne te laisserai de nouveau t'en aller.

Entrevoyant déjà l'avenir heureux qu'ils allaient partager en tant qu'êtres immortels, il attendit d'entendre de nouveau, pour la première fois depuis un demi-million d'années, le son de sa voix.

Elle hurla.

1

**« *It's easier to run.
Replacing this pain
with something numb* »**

DANI

Donc, je file à travers les rues de Dublin – après avoir abandonné le Humvee de Ryodan, lui donnant une excuse de moins pour me chercher, même s'il n'en a pas besoin, juste parce qu'il adore me pourrir la vie – en essayant de hiérarchiser mes priorités pour l'avenir.

En haut de ma liste, trouver comment sauver Christian de la Sorcière pourpre, publier un *Dani Daily* – il y a urgence ! – afin d'informer les gens des dernières nouvelles, venir en aide aux personnes coincées par la monstrueuse tempête de neige et, en même temps, mettre au point des super-plans pour enquiquiner le propriétaire de Chez Chester.

Ensuite, viennent quelques dizaines de points secondaires que j'ai du mal à organiser, tels que me tuyauter sur le nouveau Cercle à l'Abbaye, tester l'arme de Dancer contre Big Bug, découvrir qui fait des stocks de provisions et où, afin de les récupérer, m'installer de nouvelles cachettes que personne ne trouvera et mettre fin à la relation entre Jo et Ryodan.

Problème, j'ai envie de mettre en haut de ma liste la séparation entre Jo et Ryodan et c'est grotesque, parce que je n'ai que de la satisfaction personnelle à y gagner et même si je n'ai pas d'autre but dans la vie, je commence à identifier un schéma récurrent. Sauter dans le train de la gratification à court terme me fait toujours dérailler, d'une façon ou d'une autre. Pourtant, nom de nom, il ne la mérite pas ! Ils ne sont pas du même camp. Et quand je les ai vus se peloter comme des ados tout à l'heure, j'ai bien cru que j'allais partir en live.

Autre problème, je me cogne sans arrêt à des congères. Cela m'empêche de zapper, de me déplacer en hyper-vitesse, et casse ma concentration. Puisque je n'irai nulle part rapidement avec ma seconde liste et qu'elle est plus importante que d'arriver vite quelque part, je ralentis et louvoie péniblement entre des masses de neige incrustées de glace.

Putain, j'avais oublié à quel point on se pèle, ici !

En mode arrêt sur image, je vibre trop rapidement pour geler. En mode lambin, mon souffle forme du givre dans l'air et mes globes oculaires ressemblent à des crevettes cocktail sur leur glace pilée.

Je fronce les sourcils en voyant où je suis. Dans Temple Bar, pas très loin de chez *Barrons – Bouquins et Bibelots*.

Je ne viens pas souvent dans ce coin. Ce soir, à l'Abbaye, j'ai peut-être vaincu l'un des pires *Unseelies* de tous les temps, mais le silence et la désolation qui règnent dans ce qui était autrefois le cœur de Temple Bar, si animé, si plein de *craic*, me donnent le cafard, comme chaque fois que je me pointe ici.

Impossible d'oublier ce qu'était ce quartier, grouillant de gens qui riaient et faisaient la fête, de musiciens qui jouaient dans les rues pour des pourboires, de lumières et de couleurs projetées tous azimuts par les néons, du parfum des fleurs et de l'herbe et, putain, du sublime fumet des saucisses grillées, de la purée de pommes de terre et de l'épais ragoût irlandais, de même que toutes

sortes de nourritures que je n'ai plus goûtées depuis une éternité ! J'étais assez rapide pour entrer en mode arrêt sur image et voler tout ce qui me plaisait dans les assiettes. C'était l'endroit le plus excitant, le plus merveilleux que je connaissais. Ici, l'aventure était toujours au coin de la rue.

Et la vie était encore plus belle quand je me disais que Mac ne se trouvait qu'à quelques pas de là, et que je n'avais qu'à filer la chercher pour partir avec elle, en balade ou en expédition punitive... *Barrons – Bouquins et Bibelots* était ma Mecque, Mac et Barrons d'épiques camarades de croisade, et la ville un champ de bataille où il se passait toujours quelque chose.

Je veux retrouver *mon* Dublin.

Je veux que cette foutue glace disparaisse.

Je veux que les pubs ouvrent de nouveau, que les réverbères illuminent les rues et tachent le pavé de flaques de lumière, que les gens soient là, vivants, joyeux, partout où mon regard se porte. Je veux me balader sur mon vélo, explorer, avoir quatorze ans, m'éclater avec Dancer et idolâtrer la fille qui me traitait comme une sœur.

En Enfer, les gens veulent de l'eau glacée.

Alors que je viens de faire halte, maussade, l'extrémité d'un objet dur et pointu se pose soudain dans mon dos.

— Lâche ton épée, Dani, dit Mac derrière moi.

Aussitôt, mon estomac se noue. Me voilà toute nauséuse. C'est quoi, ce bordel ? L'ai-je appelée par le seul pouvoir de mes pensées ? Ai-je un autre talent *sidhe-seer* que j'ignorais, resté latent jusqu'à maintenant ? J'espère que non, putain ! Ryodan ne me fichera jamais la paix ! Je suis tout le temps furieuse contre lui, ce qui signifie que je pense à lui en permanence. Dès l'instant où je m'en aperçois, j'ai la preuve concrète que ceci n'est pas un nouveau super-pouvoir. Sinon, il serait là, en cet instant. Je dois avoir des hallucinations. Le manque de sommeil, plus l'overdose de Jimi Hendrix et de Black Sabbath ce soir, je suppose... C'est-à-dire la moitié d'une chanson de l'un et de l'autre.

Il n'est pas possible que Mac soit derrière moi. Je l'aurais entendue. J'ai une super-audition. J'aurais vu la lueur de son MacHalo, éclairant les lueurs projetées par le mien.

— Ben voyons, je marmonne. Comme si j'allais me laisser prendre à un piège aussi grossier.

Parfois, j'ai une imagination délirante.

La pointe s'enfonce plus profondément dans mon dos. Je me fige et inspire lentement. Je connais le parfum de Mac. C'est bien celui-là. Un cliquetis sec s'élève depuis les toits, s'amplifie comme si des milliers de serpents à sonnette s'agitaient, aggravant ma nausée. Pas besoin de regarder pour savoir ce qu'il y a là-haut. Oh, oui, Mac est vraiment derrière moi, un drôle de cortège dans son sillage. Les rares fois où je l'ai croisée, ces derniers temps, elle était suivie d'un essaim d'*Unseelies* SAZ – spectres avaleurs de zombies, c'est comme ça que j'ai appelé ces créatures émaciées en longues toges noires qui glissent dans l'air et adorent se rassembler sur le toit de la librairie – qui volait autour d'elle, telle une gigantesque corneille noire en quête d'une carcasse bien juteuse à dépecer.

Ils n'auront pas la mienne.

Je pioche dans mon sac une barre protéinée, déchire l'emballage et la fourre dans ma bouche pour me booster en énergie. Je ne fuis jamais le combat. Faire demi-tour et décamper, ce n'est pas mon truc. Le problème, c'est que je ne connais que deux façons de me battre : tuer proprement et tuer salement. Dans les deux cas, je tue l'autre, sauf si c'est ce fichu Ryodan, qui est capable de me choper même en hyper-vitesse et de me faire obéir à coups de pied aux fesses.

Pas question d'éliminer Mac. Je vais choisir l'option numéro deux, celle que je n'ai encore jamais essayée, et m'enfuir. Rien que pour elle.

Je placarde vite fait devant moi une carte mentale de la rue et verrouille de mon mieux ma grille visuelle, malgré toute cette glace et cette neige. Puis je ferme à

de mi les paupières sous l'effort de la concentration. Et je zappe.

Rien ne se passe. Mes pieds n'ont pas bougé d'un pouce et j'ai toujours la pointe de la lance de Mac dans le dos.

C'est la *troisième* fois que mes super-pouvoirs me trahissent au moment le plus critique. Je rêve ou quoi ? Quel est le point commun ? Pourquoi est-ce que ça m'arrive aussi souvent ?

— J'ai dit, « lâche cette putain d'épée ».

Je pousse un gros soupir. Pas parce que je pleure sur mon sort, ce serait de l'énergie perdue. L'apitoiement, ça ne fait que prolonger le traumatisme que l'on a vécu en le gardant vivant dans notre esprit. Vous y avez survécu, *man*. Sautez à la case suivante.

Tout de même, il y a certaines choses dont j'aurais préféré qu'elles se passent autrement. Par exemple, que Ro ne m'ait jamais emmenée à l'Abbaye après la mort de Maman, n'ait pas fait de moi son assassin personnel et ne m'ait pas appris à tuer avant que je sache distinguer le bien du mal. Parce que quand vous avez compris la différence, et que ça ne cadre pas avec les choses que vous avez faites, vous avez quelques terrains minés dans la tête et il vous faut sacrément louvoyer. La culpabilité, les regrets – des notions que je sais à peine épeler tellement elles me sont étrangères –, je m'y noie chaque fois que je pose les yeux sur Mac.

Par chance, pour l'instant elle est derrière moi, de sorte que je n'ai pas besoin de voir combien elle ressemble à sa sœur, et que je ne suis pas accablée par les visions du dernier soir où j'ai vu Alina, prostrée dans une ruelle sombre, me suppliant de l'épargner.

— Je suis sérieuse, la même, lâche-la. Je ne le redirai pas.

— Je suis pas une même. *Man*.

— Danielle.

Beurk ! Elle sait que je hais ce prénom débile. Je teste mes capacités à passer en mode arrêt sur image. Toujours

rien. Impossible de savoir dans combien de temps elles reviendront. Cinq secondes. Cinq minutes. Peut-être cinq heures. Je n'ai aucune idée de comment c'est arrivé et ça commence à me gonfler sévère. Je pivote sur mes talons pour lui faire face, mon manteau rejeté en arrière, la main sur la garde de mon épée. Je bande tous mes muscles pour ne pas sursauter. Et je sursaute.

Ce n'est pas la Mac que j'ai rencontrée il y a un an. La poupée rose s'est transformée en panthère noire. Quand elle est arrivée à Dublin, elle était jolie. À présent, elle est mince, musclée, sublime. Une fois, elle m'a dit que j'étais mignonne et que moi aussi, un jour, je serais belle. Comme si je m'intéressais à ce genre de conneries.

Qu'est-ce qu'elle s'imagine ? Qu'elle peut braquer sa lance sur moi et me donner des ordres ? Elle n'a aucun moyen de deviner que je suis bloquée en mode lambin. Tout le monde ignore que ça m'arrive. Putain, si ça se savait...

Elle me dévisage de ses yeux verts étincelants de rage. Elle a bien le droit d'essayer de me tuer. Quelqu'un de meilleur pourrait même coopérer un peu, mû par la culpabilité et les remords. Je ne suis pas quelqu'un de meilleur. Je me réveille chaque matin avec un unique impératif : vivre. Par tous les moyens nécessaires. Si la Mort veut poser ses sales pattes gluantes sur moi, elle devra d'abord me tuer.

Je me demande si Mac possède un nouveau pouvoir *sidhe-seer* dont je n'ai pas entendu parler, et qui lui donne cet air d'être prête à me frapper, froidement, calmement. Ma super-vitesse m'assure la victoire dans n'importe quel combat contre une autre *sidhe-seer*, sauf si je commets une erreur, ce qui ne m'arrive jamais. Elle ne porte pas de MacHalo et je me demande fichtrement pourquoi. Personne ne se promène dans Dublin dans le noir. Même pas moi. Peut-être les SAZ sur le toit sont-ils désormais sa garde rapprochée et la défendent-ils contre les Ombres et autres saloperies ?

Je fronce les sourcils car une autre idée me vient. M'a-t-elle coincée ici pour me faire boire mon crime jusqu'à la lie ?

Allée sombre d'à côté – OK.

Moi – OK.

Unseelie affamé – OK.

L'espace d'un instant, je me vois mourir exactement comme Alina. L'image se reflète pratiquement dans les pupilles de Mac.

Je veux lui dire que la vengeance est un démon qu'elle ne devrait pas vénérer. En détruisant ton ennemi, tu le deviens.

Tu emmèneras la fille dans une ruelle, sur la rive sud de la Liffey. Les Unseelies te retrouveront là-bas. Parfois, j'entends encore la voix de Ro dans mes oreilles, même si on a brûlé son corps et jeté ses cendres à la mer. Ce n'est pas un vrai spectre, juste l'écho d'un souvenir qui hante encore les profondeurs de mon subconscient, là où j'ai enfoui la plupart des choses que j'ai faites pour elle quand je vivais à l'Abbaye.

Pourquoi ? ai-je envie de lui demander, mais elle touche mon front avec quelque chose de mouillé qui sent mauvais tout en marmonnant des mots que je ne connais pas, et ensuite, je ne peux plus parler.

Je sais que tu es là. J'entends la voix de Ro qui me parle comme si elle était très loin. *Souviens-toi de l'enfer que tu as enduré. C'est toi que je veux.*

J'ignore de quoi elle parle. Je suis ici. Je la regarde. Même si j'ai l'impression d'être à des millions de kilomètres.

Och, mon enfant, dit-elle, je n'aurais pas pu t'élever mieux moi-même pour te fragmenter en pièces utilisables. Lorsque je t'ai trouvée, quand tu avais cinq ans, j'ai su que le Seigneur avait forgé l'ébauche d'une arme toute spéciale. Rien que pour moi.

La vieille chouette ne se rappelait même pas mon âge. J'avais huit ans quand elle m'a découverte, presque morte, dans une cage. C'est la seule fois de ma vie où j'ai attendu

la mort. En comptant mes respirations. En me demandant laquelle serait la dernière. Il y avait alors toute une semaine dont je n'avais aucun souvenir. Pas le moindre. À partir du jour où Ro m'a emmenée, j'ai perdu le fil des heures. Ensuite, je me retrouvais souvent dans des endroits où je ne savais même pas comment j'étais arrivée. Et en général, il y avait quelque chose que je n'aimais pas regarder. D'autre fois, je voyais tout se dérouler mais je ne contrôlais rien. J'étais coincée dans le *side-car* de la moto, où je ne pouvais ni tourner le guidon ni appuyer sur l'accélérateur. Il n'y avait pas de freins quand les choses devenaient bizarres comme ça. J'étais toujours celle qu'on emmène, collée sur le siège. Comme la nuit où j'ai tué la sœur de Mac. C'est la deuxième pire chose que j'ai faite et je la revis parfois dans mes cauchemars, jusqu'aux détails les plus sordides. Quelquefois, je me demande si la vieille folle pouvait choisir de me laisser voir ce qu'elle me faisait faire, ou de m'en protéger.

Si je réfléchissais trop à tout ça, je devenais dingue. La haine dévore celui qui hait. Ro m'a assez pourri l'existence quand elle était vivante. Maintenant, elle est morte, et si je la laisse encore me hanter, ce sera ma responsabilité et c'est elle qui aura gagné. Même depuis le fond de sa tombe liquide, elle pourrait me voler des heures, des jours, des semaines. Parfois, quand il arrive des choses vraiment terribles, on les met dans une boîte et on ne les regarde plus jamais, ou elles nous coûteraient le reste de notre vie. Certaines blessures ne guérissent jamais. On tranche la chair abîmée et on passe à la suite.

— Lâche ton épée et je pose ma lance, dit Mac.

— Ouais, c'est ça. Et ensuite ? Tu ordonnes à tes saletés de gardes *unseelies* de me traîner dans cette allée et de me dévorer ? Non, laisse-moi deviner. On retourne chez *Barrons – Bouquins et Bibelots*, on se fait un chocolat chaud et on papote ?

— C'est à peu près l'idée. La librairie et le chocolat chaud en moins. Et ce ne sont pas mes saletés de gardes *unseelies*.

— On parle de quoi ? De quand j'ai tué ta sœur ? Et on dirait vraiment qu'ils sont tes saletés de gardes *unseelies*. Ils te suivent partout.

Putain, c'est bon de la voir. Elle m'a manqué. Je regardais dans chaque pièce, dans chaque rue, en espérant la trouver. En le craignant.

Elle tressaille.

— Tu pourrais essayer de le formuler d'une autre manière. Et j'ai dit qu'ils ne l'étaient pas.

— Pourquoi pas ? C'est ce qui s'est passé, répliqué-je d'un ton de défi.

Ça ne sert à rien, bordel. Jamais elle ne verra les choses autrement. Mes doigts se referment sur mon épée.

— J'ai tué ta sœur. C'est comme ça. Un fait, *man*. Ça changera pas. J'ai. Tué. Alina. Tu es venue à Dublin pour retrouver son meurtrier. Me voilà.

Je lève une main et l'agite, au cas où quelque chose lui échapperait, où elle ne me verrait pas.

— Dani, je sais que tu...

— Tu ne sais *rien* de moi ! m'empressé-je de l'interrompre.

Je déteste les phrases qui débutent par mon prénom, suivi de l'affirmation – forcément fausse – que celui qui parle connaît des choses sur moi. Ce genre de déclarations, je les classe au même niveau que celles qui s'ouvrent par : *Tu sais quel est ton problème ?* C'est toujours un truc dingue. Tu parles d'une question débile. Quand ça commence comme ça, la suite n'a jamais le moindre intérêt. Je gronde :

— Tu m'as entendue ? Je te répète que tu ne sais *rien du tout* ! Maintenant, fiche le camp et emmène tes bestioles !

— Non. Ceci se termine. Ici. Ce soir. Et j'ai dit. Qu'ils ne sont pas. À mes ordres.

Elle lève brièvement les yeux et murmure :

— Ils ne me lâchent pas. Je n'ai pas trouvé le moyen de m'en débarrasser. Pas encore.

Aussitôt, j'ai envie d'appartenir à l'équipe d'enquêteurs de Dublin News-Channel-X pour poser des questions et me plonger dans la résolution d'un mystère passionnant avec Mac, mais ces jours-là ont disparu, et ils ont à peu près autant de chances de revenir que les dinosaures. Je la regarde. Elle prend une expression faussement rassurante, l'air de dire « Je ne vais pas te tuer », façon de me convaincre de m'approcher suffisamment pour qu'elle m'abatte, mais bien entendu ses doigts sont solidement fermés sur la poignée de sa lance. Et elle se balance légèrement d'un pied sur l'autre, exactement comme moi. Je connais cette posture. Elle va attaquer. Son visage dit une chose, son corps une autre. J'écoute le corps. Ça aide à rester en vie.

Elle porte des bottes à petits talons, à la mode, des chaussures grotesques pour la neige. La nouvelle MacKayla Lane a beau s'être sacrément améliorée, une part d'elle sera toujours aussi Barbie que les ongles de sa main refermée sur sa lance.

Moi, je suis en baskets montantes.

Même en mode lambin, je serai toujours plus rapide qu'elle avec ces bottes. Impossible qu'elle lance son arme sur moi. Ou qu'elle la pose, dans une démonstration de bonne volonté. Mac est comme moi avec mon épée. On ne les lâche pas. Ou à contrecœur. D'accord, je l'ai fait ce soir pour un Highlander qui est presque un prince *unseelie*, et je ne sais vraiment pas pourquoi. La seule inconnue, ce sont ces *Unseelies* flippants sur le toit. Vont-ils me tuer, ou pas ?

Il n'y a qu'une façon de le savoir.

J'essaie de zapper. Le moteur refuse de s'allumer. La batterie est désespérément à plat. Je me demande même s'il y en a encore une. Il y a des câbles qui ne mènent nulle part.

Alors je saute sur Mac et la fais vaciller.

Elle me saisit mais je plonge sous son bras et ressors derrière elle. Quand elle me rattrape par mon manteau, je tourne la tête et lui mords la main. Je ne lève pas mon

épée. Je ne fais rien exploser. Je mords. Comme une gosse qui n'a pas d'autre arme.

— Aïe ! Tu m'as *mordue* !

— La classe ! Brillante observation, Mac, répliquai-je d'un ton irrité.

Qu'est-ce que je fais, maintenant ? Je lui tire les cheveux ? Elle pourrait me donner une gifle, se casser un ongle, et on n'aurait plus qu'à s'insulter. Mortifiée par tant de niaiserie, j'ai une furieuse envie de dégainer mon épée et de la tuer. J'comprends pas comment les gens normaux peuvent supporter ce genre de situation. Au-dessus de nos têtes, les SAZ spectraux caquettent de plus belle mais restent à l'écart.

— Fiche-moi la paix, espèce de peste, sifflé-je.

J'essaie de me libérer mais elle est plus forte que dans mon souvenir.

À l'instant où je dégage mon manteau de ses doigts, elle les referme sur mes cheveux et tire.

— Aïe ! Tu m'as tiré les cheveux !

Ça fait *super-mal*. Rendez-moi les épées, les lances et les flingues quand vous voulez.

— La classe ! Brillante...

— Boucle-la, ou trouve tes propres répliques ! Sauf si c'est trop difficile pour ton...

— ... observation, Dani. Et je ne t'ai pas tiré les cheveux. Je voulais seulement te rattraper. Tu essayais de te sauver. C'est toi qui as tiré sur tes cheveux.

— ... petit cerveau débile ! Bien sûr que j'essayais de me sauver, pauvre nouille ! Et je ne suis pas en train de te mordre, alors lâche mes cheveux tout de suite !

Je lève la main pour me dégager, et nous voilà chacune en train de tirer de son côté, puis elle me libère sans prévenir. Je m'effondre par terre, à quatre pattes.

Je me relève aussitôt mais je plonge de nouveau et roule de côté, deux fois, trois fois, quand j'entends le bruissement de sa lance derrière moi. Là-haut, les SAZ font un boucan de tous les diables, sifflant et glapissant comme

un vol de busards effrayés. Je suppose que le son de l'arme fendant l'air leur a fait peur, à eux aussi.

Pendant un grotesque moment de faiblesse, je m'accroupis près du sol, paralysée, en essayant d'accepter l'idée que Mac vient vraiment d'essayer de me poignarder avec sa lance. Qu'elle a fait une indéniable tentative de me tuer. De me rayer de cette planète. De me faire disparaître pour toujours. On dirait que je me raccrochais à un dange-reux espoir d'absolution, dont même moi, je n'étais pas consciente. L'air est plus froid dans mon dos, comme si une rage meurtrière se tenait derrière moi. Si vous croyez que les émotions ne dégagent pas d'énergie, vous avez tout faux.

Je bondis sur mes pieds et me frotte les joues de la paume de mes mains. Des éclats de glace ont dû voler dans mes yeux quand j'ai roulé par terre, car ça me pique et me fait pleurer.

Je me mets à courir.

Mon sac à dos tombe comme une pierre de mes épaules. Crotte. Elle m'a manquée mais elle a attrapé les lanières de mon sac quand j'ai plongé. Et toute ma bouffe est dedans ! Je ne connais pas un magasin à quatre-vingts bornes à la ronde qui ait encore des provisions dans ses rayonnages. Ma super-vitesse va revenir, et à ce moment-là il me faudra du carburant de toute urgence. Je pile en glissant sur le sol verglacé et me tourne pour le ramasser.

Mac se tient debout, une botte plantée dessus, sa lance dressée, étincelante comme de l'albâtre. Sa pointe est effilée comme un rasoir. Je peux voir mon nom écrit sur les bords.

Le message est clair.

— Tu n'iras nulle part sans nourriture, Dani. Reste ici. Je veux seulement te parler.

— Arrête de me raconter des salades !

Je déteste qu'elle s'obstine à mentir. L'attaque frontale, je gère, mais cette attitude de fouine est minable.

— Je n'essaie pas de te piéger.



Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI (Barcelone)
le 13 décembre 2015*

Dépôt légal : décembre 2015
EAN 9782290076088
OTP L21EDDN000503N001

ÉDITIONS J'AI LU
*87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion*